

La croyance

Ch. Melman

Conférence faite à Reims en 1997

Peut-être pouvons-nous commencer en mettant trois termes en équilibre : celui bien sûr de croyance, celui d'incroyance et puis un autre terme qui, en pathologie, a toute sa place, celui de certitude.

Comme vous le savez, la croyance est un très vieux problème qui bizarrement tourne toujours autour de la même figure : croyance en ce qu'il y aurait quelqu'un qui sait. Quelqu'un qui sait, susceptible donc du même coup de nous guider, de nous dire ce que nous avons à faire. Si je vous le présente comme ça, c'est parce que, vous vous souvenez sans doute de vos classes de latin, par exemple où vous traduisiez les histoires concernant les aruspices où vous pouviez voir que Jules César ou d'autres généraux, pas moins considérables, ne commençaient pas, n'engageaient pas la bataille avant d'avoir consulté les *aruspices* ; et si les aruspices disaient après avoir observé le vol des oiseaux ou disséqué une pauvre bestiole pour examiner l'intérieur de son organisme, non, pas aujourd'hui ce n'est pas un jour favorable, eh bien ce brillant général remettait la bataille. Beaucoup plus près de nous, vous avez pu récemment apprendre par la bouche de l'intéressée, la voyante consultée, qu'un de nos brillants généraux, pour savoir ce qu'il devait faire, un de nos brillants généraux, j'évoque notre dernier et défunt Président de la République, eh bien, malgré son propre savoir politique, malgré le fait qu'il se soit plutôt présenté comme amant de la rationalité, même s'il évoquait dans ses conversations intimes quelque force au-delà, eh bien consultait, pardonnez-moi la comparaison, comme les coiffeuses et les concierges, consultait une voyante. C'est assez impressionnant. Il est évident que, entre les deux, il y a cette croyance, comment dirais-je, subjectivement, socialement organisée depuis quelques siècles déjà et qui est bien sûr la foi.

Vous remarquerez donc, si l'on fait cette espèce de rapide panorama d'un point de vue phénoménologique, que chaque fois, cette croyance peut se résumer en ceci : l'idée, pas la certitude, l'idée, la croyance est un sentiment tout à fait particulier, à la fois plus et moins que la certitude, qu'il y a quelqu'un, quelque part, qui sait.

Ce qui est remarquable est que pour aboutir à une définition aussi simple et qui, je crois, est bonne, je veux dire qu'elle se prête à de multiples enrichissements, il ait fallu cette expérience que vous savez et qui s'appelle la psychanalyse. C'est rappeler que cette expérience, n'est rien d'autre qu'une expérience de parole, expérience extrêmement pure où celui à qui s'adresse cette parole s'engage dans une neutralité, voire une quasi-absence qui pourrait être parfaite, en tous cas ne se livre à aucun artifice, mais simplement donc une parole qui s'adresse... à qui ? La question est posée par ce qui sera l'analyse du transfert : à qui parle celui qui ainsi s'exprime sans savoir à qui il parle ? Quoi qu'il en soit, cette parole dans son adresse va le plus souvent venir concerner celui qui serait le support, quelque part, d'un savoir, son propre savoir, qui aurait le savoir sur lui-même. C'est ce que l'on appelle banalement le transfert, avec ces cas, où comme vous le savez sans doute aussi, il s'avère que des patients sont parfaitement inaptes, non pas réfractaires mais inaptes au transfert. Je veux dire que, pour eux, ce phénomène de croyance ne se produit pas. Là, nous entrons déjà dans un registre clinique ; puisque l'autre aspect clinique de la question est, à l'opposé, qu'il arrive, ce n'est pas rare, que l'analysant refuse de renoncer à ladite croyance, refuse de renoncer à cette idée qu'il y a là un sujet disposant du savoir qui l'anime, lui, le patient, qu'il y a là quelqu'un qui sait. Cela peut créer ces situations, bien sûr, de l'analyse prolongée ou bien de rupture avec l'analyste sous la forme de la déception, l'analyste se trouvant chargé de la faute de ne pas avoir répondu à l'attente de l'analysant et de ne pas être venu chausser les bottes de ce sujet supposé au savoir. Je voulais donc vous faire remarquer combien ce problème de la croyance se situe sur un terrain qui concerne la subjectivité de chacun, que ce soit dans sa vie privée ou dans sa vie sociale, puisque des groupes entiers sont organisés sur le partage d'une croyance commune et que nous nous trouvons là devant une question que nous ne saurions traiter avec légèreté, à laquelle il convient d'essayer de répondre à la fois avec respect, respect de la croyance ou de la foi de chacun, et en même temps lui permettre de se situer au mieux dans ce qui est son propre questionnement.

Il s'avère que ce savoir, dont je parlais il y a un instant, est moins un savoir cosmique que, plus originellement, ce savoir qui se trouve déposé en chacun, ce savoir insu de lui-même et auquel Freud a donné le nom malheureux d'inconscient. Nom malheureux parce que, comme Lacan le faisait remarquer, c'est ranger l'inconscient comme le réservoir de tout ce qui est négatif, alors que le savoir inconscient se traduit par des manifestations éminemment positives, et ne relève pas de ce qui est à proprement parler le négatif. En tout cas, il y a en chacun de nous ce savoir à l'œuvre en deçà et au-delà de la rationalité, de la logique, de la science, des acquisitions, de l'apprentissage, de l'éducation ; le domaine de ce savoir va très loin, puisqu'il ne concerne pas seulement si je puis dire, notre rapport à la jouissance, mais tout aussi bien il peut s'avérer guider nos spéculations métaphysiques, logiques, décider de nos engagements, autrement dit, ce savoir inconscient est assurément, je dirai, ce qui résiste à l'éducation et ce que l'éducation ne parvient pas à entamer.

J'ai pu comme vous en être surpris et je me souviens d'exemples, plutôt banaux : une amie médecin, et dans le souci de soigner ses enfants, ressortant des procédés de bonnes femmes, complètement en opposition avec ce qu'elle avait pu dûment apprendre et qui avait été vérifié par les examens les concours, etc., mais se comportant devant son enfant comme si elle n'avait aucunement ce savoir acquis, et je dirais scientifiquement solide, valide, mais devant son enfant malade, il lui revenait les propres agissements de sa mère, et elle ne le critiquait en rien, cela lui semblait tout à fait naturel, même s'il s'agissait de gestes qui, sans être offensifs, n'étaient néanmoins pas très malins. Je me souviens qu'à l'époque cela avait pu me surprendre, mais quelqu'un comme Lacan a pu, à la fin de sa vie, dire en séminaire cette chose surprenante et qui m'avait secoué quand je l'avais entendue : « *Je me suis débrouillé dans ma pratique avec mon petit bout d'inconscient* ». Quand on est élève, on s'attend évidemment à ce que le maître vous dise qu'il s'est débrouillé dans sa pratique grâce à toutes les élaborations ou constructions, les réflexions et voilà le maître qui vous dit : « *Je me suis débrouillé dans ma pratique avec mon petit bout d'inconscient* » semblant par là estimer que, en dernier ressort, le maître du jeu de toute cette affaire qui avait été la sienne, c'était son inconscient, c'est-à-dire ce savoir, insu de nous-même et qui nous guide.

Il se trouve, et c'est là un pas de plus important à considérer, que nous ne manquons pas d'attribuer un sujet à ce savoir, c'est-à-dire que nous ne pensons pas que c'est un savoir anonyme, ou une écriture, organisée en un grimoire. Nous ne manquons pas de lui attribuer un sujet, c'est-à-dire que ce savoir, pour nous, se prête à la supposition qu'il existe un sujet qui en a la maîtrise, et c'est ce sujet que Lacan appellera le sujet supposé au savoir support du transfert et support de cette croyance et de cet amour qui seront aussi bien

ceux de la foi. Il y a là quelqu'un, « *y a quelqu'un* » qui sait et qui me guide dans ce que j'ai à faire, dans ma conduite, dans mes propos.

Ce « *y a quelqu'un* » existe non pas par quelque phénomène hallucinatoire mais pour des raisons de structure – je les évoque très rapidement – qui tiennent à ce que la pratique inévitable du refoulement fait : pour nous, dans le réel, il y a toujours du signifiant, il y a au moins un signifiant, au moins un. Cet au moins un, Freud l'a appelé l'*Urverdrangung*, le refoulement original, originel, y-en-a au moins un et, dit Freud comme s'il venait appeler les autres refoulements. Nous vivons avec cette idée que le réel pour nous n'est pas vide mais est habité par au moins un, quelque un, quelqu'un dont nous ne connaissons pas la face, quelqu'un qui ne nous parle pas, même si nous l'interpellons, si nous l'interrogeons, même si nous dialoguons intérieurement avec lui. Dans la rue, vous voyez des gens qui parlent comme ça avec, manifestement, quelqu'un qui les habite, ils sont là, ils parlent ; il y a ce fameux dialogue intérieur qui est en général unilatéral sauf quand les réponses ce font sous la forme de tu injonctif ; on se renvoie des tu, « *tu devrais faire ça mon petit vieux* », le petit vieux étant le locuteur lui-même, c'est-à-dire qu'on imagine le dialogue qui viendrait de celui qui sait.

Cette croyance s'est donc, je dirai, fondée de façon fort valable pour des raisons de structure et fait que pour nous, dans le réel, il y a quelqu'un. Et c'est notre rapport à cette présence, à ce quelqu'un qui va éminemment guider le devenir ou l'organisation des névroses.

A cet égard, nous pouvons entrer là dans ce qui nous concerne plus directement, c'est-à-dire *le champ de la clinique*. En tant que névrosés, nous sommes éminemment engagés dans la relation, non seulement à cette croyance, mais dans la relation à ce quelqu'un et la relation à ce quelqu'un peut primer sur la relation avec autrui ; je veux dire que nous pouvons agir, faire des choses, avoir des conduites, prendre des décisions, simplement par exemple pour plaire à ce quelqu'un ou pour défier ce quelqu'un, ou encore pour nous engager dans une sorte d'ordalie, pour obliger ce quelqu'un à répondre. Dans la relation thérapeutique, il n'est pas rare qu'un patient par exemple, avec cet analyste qui voudrait en rester à son silence se mette dans une situation assez périlleuse pour que l'analyste soit obligé de ne pas rester comme ça, sans bouger.

Dans les névroses, ce quelqu'un, ce sujet supposé au savoir, ce support de la croyance est à la source d'une économie, d'une dynamique qui peut s'avérer parfaitement essentielle. Prenons des exemples précis. Commençons par celui dont la croyance est en général au premier plan, l'obsédé, le névrosé obsessionnel, et prenons le cas princeps de Freud, « l'homme aux rats » : vous savez de quelle façon la relation de l'homme aux rats avec la figure de Dieu aussi bien que celle de son père mort sera déterminante et comment cette présen-

ce de son père mort l'accompagne, le suit. Il continue d'avoir avec ce père quoique mort des relations, des conversations, voire il campe, il travaille chez lui à sa table, eh bien, il s'attend à ce que ce père entre, ou bien quand il entend une bonne histoire il se dit : « *Tiens, celle-là, je vais la raconter à papa parce que vraiment ça va bien le faire rire* » et quand il réussit ses examens, bien sûr, « *papa va être content* ».

Je vous évoque cela pour vous montrer combien nous sommes sur un terrain familial (pouvons-nous le qualifier de pathologique ? Ou comme faisant partie de notre vie quotidienne ?) Je ne pense pas que ce genre de manifestations nous surprenne particulièrement ni nous paraisse en rupture avec ce qui est, après tout, un fonctionnement, le fonctionnement mental ordinaire.

Le rapport de l'homme aux rats avec Freud est également intéressant, dans ce qui est là son expression transférentielle. Freud manifeste vis-à-vis de lui le déploiement complet de tout son savoir et en particulier sur l'Œdipe, je veux dire qu'il le traque avec des interprétations œdipiennes et ne le laisse pas en repos, et puis à un moment donné, l'homme aux rats arrive et dit : « *Tiens voilà, j'ai rêvé, je voyais sur une carte trois lettres, WLLK* » et Freud est un peu interloqué, WLLK, avec une barre oblique sur le L comme cela se pratique dans la langue polonaise, ce doit donc être une carte géographique de la Pologne, et Freud fonce aussitôt pour essayer de donner de la chair à ces trois lettres, qu'est ce que ça veut dire, ces trois lettres ? Et l'homme aux rats accueille les interprétations de Freud avec une espèce de gentillesse amusée, il est très content que Freud se décarcasse pour lui, pour lui donner le sens de tout ça, vraiment cela lui plaît beaucoup, et c'est en constatant le caractère, comment dirais-je, excessif des interprétations de Freud – ce que peut/veut vouloir dire ces lettres WLLK, Freud finalement n'en sait rien ou il peut se tromper – que l'homme aux rats va guérir, c'est-à-dire va pouvoir mettre un terme à son analyse, arrêter, quitter son analyse dans des conditions qui sont plutôt bonnes eu égard à ses symptômes, c'est-à-dire en constatant que celui qu'il avait investi de la charge du sujet supposé savoir était capable de se tromper cherchant du sens où il n'y avait plus que la lettre. Le problème reste entier : l'homme aux rats constate-t-il qu'il n'y a plus de sujet supposé au savoir, ou bien simplement que c'est indûment qu'il avait investi Freud de cette charge ? En tout cas, il quitte Freud en bons termes, il devient très gai quand il constate que Freud est capable de dire n'importe quoi, comme il le fait à ce moment-là, un n'importe quoi savant mais un n'importe quoi quand même ; il devient gai, bien et c'est là-dessus que la cure s'arrête pour lui.

Le cas de l'hystérie est encore plus intéressant, parce que l'hystérique est persuadée, comme le phobique d'ailleurs, qu'il y a un sujet supposé au savoir et que le seul problème est de trouver la bonne adresse, que cette adresse soit celle qu'un

ami ou une amie lui donnera en disant : « *Va consulter le professeur un tel parce que celui-là il est vraiment formidable, tu verras, un type bien* », ou que l'adresse consiste en la façon dont sa parole sera orientée et viendra viser celui qui doit exister. Elle ou il sont persuadés que, si elle ou il, se trouvent en position périlleuse Il viendra tendre une main secourable et salvatrice. Beaucoup de conduites hystériques, parfois graves comme je l'évoquais tout à l'heure, doivent se trouver mises en mouvement par ce souci de faire se manifester ce sujet maître du savoir ; encore que, par un singulier renversement l'hystérique peut aussi avoir le sentiment que celui qui est ainsi chargé du savoir, eh bien il ne sait pas tout et que c'est elle qui a le bout de savoir qui lui manque et en général elle ne demande pas mieux que de le lui offrir, c'est-à-dire de s'offrir comme champ d'expérience, si je me permets cette image, de lui ouvrir ses entrailles, son corps pour qu'il puisse enfin savoir, elle fait don de son corps à la science. Les malades de Charcot, c'étaient des femmes qui faisaient don de leur corps au professeur pour que, enfin, il puisse tout savoir.

En tout cas, cet attachement de la position hystérique à ce sujet supposé au savoir jusqu'au point où, je le dis bien, l'hystérique en dernier ressort pensera que finalement... Il y a là un balancement qui peut paraître contradictoire mais qui, en fait, est dialectique, assez bien illustré dans les romans ou dans les films, par la position de la femme du professeur : le professeur a un grand savoir, mais quand même, pour savoir mener la maison heureusement, sa femme est là. Même si ce qui a séduit la jeune femme était le savoir du professeur, ce renversement fera que c'est son savoir à elle qui, au bout d'un temps, pourra s'avérer dominant et déterminant. Il y a là un rapport traditionnel entre le maître et l'esclave, déjà très bien noté chez Hegel, avec le fait que le savoir de l'esclave pourra très bien venir s'imposer au maître lui-même. Comme vous le savez, le thème est exploité dans les films, de la façon dont la dignité du maître d'hôtel, son savoir-vivre, etc., vient s'imposer au maître qui, lui, aurait tendance un peu à vouloir se relâcher, à oublier les bonnes manières, le maître d'hôtel étant là pour rétablir la correction des conduites.

Si je peux faire état des cas dont j'ai eu moi-même à m'occuper, je dirais que le phobique n'a qu'une idée, c'est qu'il y a quelque part le bon professeur. Il est peut-être en Chine, il est peut-être aux Etats-Unis, où vous voudrez, au fin fond d'un département français sous la forme d'un rebouteux, mais « *y a quelqu'un* » qui sait et le phobique aura tendance à vouloir se protéger du transfert par une sorte de dispersion des investissements sur ceux qui savent. Je veux dire que le phobique peut craindre ce qui serait un investissement sur une figure : j'ai eu plusieurs exemples de gens intelligents, là encore cultivés, mais qui, pour soigner une maladie étaient capables de s'adresser aux personnages les plus invraisemblables, aux rebouteux, aux divers manipulateurs,

ostéopathes, etc., les plus incroyables mais à partir de cette certitude que « *y en a un* » quelque part qui avait la clef de leurs problèmes ; de cela, ils ne doutaient pas.

La position du paranoïaque, qui est fort bien évoquée dans le texte de Josiane Quilichini, tel que j'ai pu le lire, c'est que justement lui, il ne croit pas. C'est important et intéressant pour nous parce que, dès lors qu'il ne croit pas, il est certain que sa relation, la relation à autrui est forcément organisée par une insuffisance, par un défaut – une relation est forcément organisée par un défaut central aussi tendre soit la relation – eh bien, ce défaut, il va évidemment le considérer comme un dommage, comme un dol, ou comme un vol ; et c'est ainsi, par exemple, que tout spontanément il viendra à penser que, s'il y a un défaut dans la relation avec sa chère épouse (parce qu'il ne peut pas en être autrement dans quelque relation que ce soit) c'est que sa chère épouse donne à un autre ce qui se trouverait à lui refusé. Le délire de jalousie est là, tout proche et aussi le délire de revendication puisque, du fait de refuser tout sujet supposé au savoir, il est persuadé qu'on lui cache quelque chose puisque personne n'arrive à tout savoir ; s'il ne sait pas tout, c'est qu'on lui cache quelque chose, qu'on le lui dérobe, ce savoir.

Donc il est étrange que nous passions de ces figures de la croyance à celles de l'incroyance paranoïaque, qui ne résume pas toutes les incroyances bien sûr, mais en tout cas l'un des effets de l'incrédulité, – ce n'est pas quelqu'un qui est crédule, le paranoïaque, c'est justement ce à quoi il se refuse, on ne la lui fera pas –, eh bien, est cette figure du paranoïaque.

L'autre figure qu'il nous reste à envisager est celle du pervers qui, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, a besoin de croire. La figure de la croyance n'est absolument pas antinomique avec la perversion, paradoxalement il faut bien le dire, au contraire. Pourquoi ? Eh bien, parce que si ce que vise le pervers pour se satisfaire est un objet interdit, l'objet qu'il ne faut pas, l'objet auquel il est demandé de renoncer, si c'est cela que vise le pervers, pour que cet objet ait pour lui un prix, une valeur érotique, il faut qu'il imagine qu'il y ait quelqu'un qui nous prive de cet objet et qui donc, de cet objet-là, en jouit. Cet objet est cause de jouissance pour celui qui nous en priverait. Autrement dit dans son exercice pervers, il vient lui dérober un objet qui Lui serait réservé. Le pervers n'est absolument pas quelqu'un qui peut se satisfaire de l'incroyance. L'œuvre de Sade est sans cesse un défi, le défi à l'endroit, à l'endroit de la figure de Dieu ; il a besoin sans cesse de cette figure, et celle-ci viendrait-elle à s'effacer pour lui, sa procédure n'aurait plus de sens ni d'intérêt.

Il reste dans ce rapide parcours une dernière figure essentielle qui est celle du psychotique. Le psychotique ne croit pas puisqu'il a la certitude. Il sait qu'il y a la clef pour lui, dans le réel, il y a quelqu'un, il le sait, soit qu'il en ait des témoi-

gnages hallucinatoires, soit simplement parce qu'il sait que c'est comme ça. Il sait qu'il y a là quelqu'un qui lui fait des niches, qui lui fait des farces, qui le commande, qui le persécute, ce que vous voudrez. Avec lui nous sommes donc dans un champ qui n'est plus dialectisable puisque c'est celui de la certitude. Quand quelqu'un est habité par la certitude, il n'est plus possible d'en parler avec lui, puisque la certitude exclut la dialectique, c'est-à-dire la mise en discussion.

Lacan aura à ce sujet une formule très fine et assez heureuse, il dira que, à cette instance, à ce quelqu'un dans le réel, « *le névrosé y croit alors que le psychotique le croit* ». Le névrosé y croit, c'est-à-dire qu'il s'agit bien là d'une instance qui se trouve logée dans le réel, alors que pour le psychotique, cette instance vient dans la réalité et que le rapport à une instance qui est dans la réalité est un rapport direct, complément d'objet direct, et non plus indirect ; il le croit parce qu'il est là.

Nous pourrions reprendre maintenant tout autrement cette question et d'une façon peut-être à mon goût en tout cas, plus intéressante.

Comme vous le savez, notre rapport à la réalité est organisé par l'expérience d'une perte, d'une perte de l'objet que Lacan appelle l'objet petit a. Autrement dit il faut renoncer à l'objet pour avoir affaire à une réalité faite de semblants, semblants de l'objet perdu

Cette perte n'est cependant pas moins significative d'un don puisque ce que j'ai en retour, en échange, c'est un accès à la réalité et un accès à la jouissance sexuelle. C'est-à-dire que cette perte peut aussi bien être considérée comme un signe de la grâce qui m'a été donnée.

Dans cet échange, cet échange primordial qui se fait ainsi avec ce que Lacan appelle le grand Autre, il y a donc un acte de foi, c'est-à-dire que je fais confiance, je m'en remets à cette instance, puisque je lui cède cet objet qui pourrait être, dans ladite économie, l'objet d'une jouissance supérieure ; en retour de cette foi que j'accorde à ladite instance, j'aurai ce que je mérite, c'est-à-dire l'accès au monde, l'accès à la jouissance, l'accès à la vie, et il faut bien le dire, cette attente qui très souvent domine les existences, cette sorte d'espoir, formulé ou pas, que je finirai bien par être récompensé, que ça finira bien par revenir. Il y a là dans ce type d'économie qui est la nôtre, effectivement une sorte de confiance, de foi, de crédit – le crédit n'est pas séparable de la foi – fait à l'Autre : il ne me volera pas, je ne serai pas volé. Vous savez combien le sentiment d'être volé ou la crainte d'être volé ou la suspicion d'être volé, etc., est quelque chose qui marque si facilement les échanges ordinaires avec le semblable, le fait qu'on a été bien « *eu* » ; on pensait lui faire confiance, on s'en remettait à lui, il avait comme cela une bonne tête, bingo, voilà, il nous a bien eu. Avec les espèces de conséquences émotives ou réactionnelles qui peuvent de loin dépasser l'importance du dommage.

Cette remarque vaut pour vous signaler là encore combien une grande part de notre économie subjective, contrairement à ce que peuvent essayer d'établir des démarches de type béhavioriste ou comportementaliste ou cognitiviste etc., ne s'adresse pas au monde mais à une instance qui n'est là figurée nulle part et qui cependant peut absorber une part essentielle de l'énergie psychique, avec des rapports noués qui peuvent être déterminants. C'est pourquoi ces démarches béhavioristes ou autres sont d'emblée frappées, si je puis dire, d'un vice initial, parce que ce qui peut nous importer le plus au monde n'est pas forcément la représentation du monde elle-même.

Il convient donc d'évoquer l'économie du rapport avec cette instance, avec qui se fait l'échange et vous voyez comment les pathologies mentales sont si je puis dire disposées autour des problèmes de cette économie. L'obsessionnel, cela saute aux yeux, ce que l'Autre lui demande, il ne veut pas le céder, s'il le veut, c'est que c'est extrêmement précieux, il préfère se le garder. Je ne vais vous raconter des histoires d'obsessionnels dont le petit appartement est littéralement envahi par les sacs d'ordures qu'il est incapable d'aller jeter. C'est une caricature mais qui se voit. Il n'est pas question qu'il renonce au moindre machin qui serait à jeter comme ça, qui disparaîtrait, on ne le reverrait plus, on ne pourrait plus le faire réapparaître, c'est pas supportable. L'économie de l'obsessionnel n'est pas organisée par quelque rapport social, elle est organisée entièrement par son rapport avec cette instance que j'évoquais.

L'hystérique est différente puisque elle pense, affirme que ladite instance lui a donné tout ce qu'il fallait, mais que c'est dans le rapport avec autrui qu'elle a été blessée, privée, traumatisée. Les semblables lui ont nui, mais elle a confiance en l'Autre : si elle s'est retrouvée lésée, ce n'est pas du fait de cette instance dans l'Autre.

Le paranoïaque n'a pas cette confiance accordée à cette instance dans l'Autre, pas le moindre crédit, et bien il en est réduit à enregistrer les déficits de la vie quotidienne ordinaire comme autant de preuves des exactions dont il est la victime et du même coup de ce qu'on lui doit au titre de réparation. C'est construit de façon extrêmement logique.

Alors quelle attitude l'analyste prendra-t-il vis-à-vis de la croyance ? Je me permets de le redire, à la suite de Freud mais surtout de Lacan – on pourra parler si vous voulez du côté anti-religieux de Freud, mais tenons-nous en pour le moment à Lacan – il est évident que l'analyste n'a pas à faire le directeur de conscience ou d'inconscience, hein, il y aurait d'un côté des directeurs de conscience et de l'autre côté des directeurs d'inconscience. Le psychanalyste n'est pas un directeur d'inconscience, il n'a aucunement à venir décider des croyances ou de la foi de son analysant. C'est de ce dernier que relèvent les options qu'il a, qu'il veut prendre, qu'il peut prendre sur la question. En revanche, dans le pro-

cessus de la cure, il y a ce passage délicat qui consiste à faire que la rencontre du défaut de savoir – comme celle par exemple, à un moment donné, de l'homme aux rats – n'ait pas pour banale conclusion le fait que simplement l'analysant n'a pas frappé à la bonne porte et que s'il s'était adressé à un analyste plus connu ou d'une autre école, etc., celui là aurait pu, n'est-ce pas, lui garantir un savoir, un savoir accompli. Parce que le propre de ce savoir inconscient qui est si puissant c'est qu'il ignore énormément de choses et en particulier il ignore complètement ce qui l'a causé, c'est-à-dire la castration. Le savoir inconscient ne sait rien de la castration et c'est pourquoi sa tendance est toujours d'aller vers l'inceste ; je veux dire que les pensées inconscientes, les rêves inconscients iront de ce côté-là, même si une sorte de vigilance du dormeur fait qu'il peut se réveiller au moment où la situation devient un peu trop scabreuse... mais cette vigilance n'est pas exercée depuis l'inconscient. D'autre part il est évident que cet inconscient, n'a pas fondamentalement d'autre savoir que d'être celui de la jouissance, et c'est du fait qu'il est savoir de la jouissance qu'il se présente comme savoir organisateur du monde. Il y a dans la démarche scientifique un effet, car il ne faut pas penser que les scientifiques sont à l'abri de ces phénomènes, bien au contraire quand un scientifique fait une découverte, il est persuadé qu'elle était déjà là, inscrite dans le monde, qu'il n'a fait que déchiffrer le grand livre du monde ; il n'a nullement l'idée qu'il est venu écrire une séquence qui jusque-là était insue de chacun, que c'est lui l'inventeur le créateur de ladite séquence. Non, il va penser que c'était déjà là et qu'il n'a fait que déchiffrer le texte. Le scientifique est lui-même bien sûr, le sujet de cette croyance qu'il y a un savoir qui organise notre monde et qui veille sur lui, qui vient finalement régulariser, je ne sais pas, les pluies, les sécheresses, les vents, les marées, ce que vous voudrez, autrement dit qu'il y a une quelconque puissance qui veille sur tout cet équilibre, qu'il y en a un qui sait. Le scientifique n'est pas moins exposé à ce genre de disposition, qu'il le dise ou qu'il ne le dise, pas mais très souvent il le dit.

C'est-à-dire que la plus grande rationalité, comme vous le savez d'ailleurs, ne met pas du tout le scientifique à l'abri de témoigner de sa foi et de ses croyances, et ce n'est absolument pas contradictoire, j'ajouterai à juste titre, puisque je vous rapporte là des phénomènes rationnels, je ne suis pas en train de parler de la croyance comme d'un phénomène surnaturel, mais de la croyance comme rationnellement construite et organisée, c'est-à-dire comme un effet de structure.

Ce que dit également la structure, c'est évidemment que la supposition de ce sujet que nous accordons au savoir, ce sujet supposé au savoir, eh bien, est liée à cet accident qui s'appelle le refoulement ; et que d'autre part ce dispositif est interne à ce qu'il faut bien appeler la physiopathologie mentale. Je n'ai évoqué jusqu'ici la croyance que dans ses expressions, si je puis dire, patholo-

giques, mais j'aurai dû dire physiopathologiques parce qu'il se trouve que notre physiologie mentale est aussi une physiopathologie. Il y a quelques mois dans une discussion avec une honorable représentante du CNRS qui décrivait le fonctionnement psychique en termes comportementalistes, j'ai fait remarquer que ce qui pouvait faire objection à sa démarche était que le fonctionnement mental s'avère, chez nous, chez l'humain, et c'est ce qui nous spécifie dans le règne animal, s'avère régi par un défaut. C'est dans la mesure où quelque chose ne va pas que nous pouvons commencer à exister, à désirer, à penser, à vouloir, à nous mouvoir, à parler et si ce défaut n'est pas mis en place, comme en témoigne la psychose aussi bien infantile que celle de l'adulte, eh bien nous restons à l'état de légume. Donc, il y a une impossibilité de penser, de concevoir le fonctionnement psychique sans dire que c'est dans son principe un dysfonctionnement et que ce dysfonctionnement est le prix de notre accès à l'existence. Il faut être dysfonctionnel pour commencer à exister.

Je me trouvais jeudi à Nancy pour un colloque consacré à l'hystérie et un hommage rendu à Lucien Israel. Je me suis permis de faire remarquer aux collègues présents qu'il ne fallait pas aller chercher l'hystérie dans ses manifestations extravagantes, ses excès, son tumulte, les somatisations, tout ce que voudrez, que l'hystérie, beaucoup plus essentiellement et de façon beaucoup plus matricielle, est l'expression, mais que nous refusons de reconnaître comme telle, de l'insatisfaction propre au sujet en tant que ce sujet est livré à l'existence. En tant qu'un sujet existe, eh bien, il n'existe qu'en tant qu'insatisfait, c'est l'insatisfaction qui est le prix de son existence. Ce qui veut dire aussi qu'il veillera à la maintenir, cette insatisfaction, quitte, bien entendu, dans certains cas de figure, à s'en plaindre, voire bruyamment. Ce que nous refusons de reconnaître dans les expressions de l'hystérique, c'est d'abord l'insatisfaction propre à toute existence, la nôtre, la vôtre. Donc ne pas traiter l'hystérie comme quelque chose à rejeter dans les zones, je dirais distantes de la pathologie. D'abord y reconnaître pour chacun sa propre condition, sauf que, si nous sommes des gens bien élevés, et si nous n'avons pas de raisons qui nous poussent, nous chatouillent un peu trop fort, la bonne éducation et la politesse veulent qu'on la taise cette insatisfaction, et qu'on ne s'exprime pas en son nom car c'est très malséant, injurieux, pas gentil, aussi bien pour l'entourage, pour la famille, pour les parents ou pour le conjoint, pour qui vous voudrez, pour les médecins aussi qui font ce qu'ils peuvent, etc. Et puis surtout, c'est venir faire état d'un scandale propre à l'existence, donc c'est une offense car la politesse veut au contraire que nous témoignons que « ça va ». Quand vous rencontrez quelqu'un qui, à votre question bien polie, répond systématiquement : « Non ça va pas du tout », au bout d'un moment vous avez tendance à l'éviter ; socialement, sauf en certains lieux, la réponse n'est pas vraiment admise... Retenir ce fait que cette existence est donc fondée sur le principe d'une insatisfaction, insatis-

faction fondatrice mais qui supposera toujours cet espoir, cette confiance, ce crédit déposé en ce quelqu'un qui sait et qui finira peut-être bien par nous rendre ce que nos mérites peuvent nous valoir. Le passage à la filiation paternelle signifie qu'on s'en remet à une confiance, qu'on ne se fie pas à ce qu'on voit de ses propres yeux mais on s'en remet à un crédit que l'on accorde à cette instance dans l'Autre : qu'il y a un père, à qui donc, et ses représentants, peuvent faire crédit.

L'époque que nous connaissons est peut-être rude mais sûrement intéressante, car elle bouge. On voit comment les dispositions traditionnelles sont ébranlées. Par quoi ? Par les progrès de la science, avec les conséquences éthiques desdits progrès qui viennent bouleverser un certain nombre de domaines jusqu'ici décidés par des règles éthiques et que les possibilités nouvelles nous amènent à réévaluer.

En même temps que nous voyons ces progrès d'une science qui semble entièrement devenue une science de confort – de même qu'il y a des médecines de confort et que sont souhaitées des lois, des législations de confort, par exemple, les transsexuels demandent un changement de sexe ; il faudrait une législation qui soit de confort parce que, pourquoi un transsexuel serait-il privé du droit de faire reconnaître légalement son sexe, au nom de quoi ? – nous voyons en même temps, mais de façon très dispersée, se constituer ce qu'on appelle des sectes, c'est-à-dire des gens qui se rassemblent et renoncent à tout confort dans un mouvement sacrificiel pour une figure X parfois farfelue, construite n'importe comment, de façon extrêmement démagogique, ou bâtarde, peu importe. Nous voyons très bien évoluer ces deux courants, qui ont évidemment un rapport entre eux. Je ne sais pas comment vous fonctionnez, ici ; il paraît qu'il faut se mettre à Internet je ne sais pas si vous vous y êtes mis, si vous êtes branchés sur Internet, il paraît que si on ne le fait pas, on devient ringard, on n'est plus du tout dans le coup. Qu'est-ce que c'est cette histoire d'Internet ? C'est le fantasme, mais réalisé, que tout le savoir du monde est à votre disposition. Vous pouvez avoir accès à tout, c'est beaucoup mieux que la Très Grande Bibliothèque. Là vous avez un petit écran et puis, toc toc et vous pouvez vraiment, venir vous y inscrire vous-même avec vos propres trucs, faire votre propre site, hein, vous venez prendre place avec votre savoir, je vous conseille si vous ne l'avez pas déjà fait, de chercher ce que les groupes de psychanalystes ont mis sur Internet, ça vous intéressera sûrement comme document, jetez un petit coup d'œil. Ce savoir-là sur Internet suppose de multiples voix mais aucun auteur. Je veux dire qu'Internet ça fonctionne sans aucun Dieu, sans aucun responsable, sans aucune figure qui viendrait en quelque sorte supporter l'idée de cette masse de savoir. Et puis en même temps sur Internet vous pourrez avoir accès à ces sectes qui en même temps se fabriquent vous diront que le vrai savoir est chez elles. Autrement dit, manifestations de

croyances comme venant répondre à cette espèce de dévalorisation massive du savoir que représente Internet.

Freud avait vu que le pivot de notre pathologie est ce phénomène de la croyance. Car c'est aussi bien cette croyance qui se trouve en quelque sorte justifier notre insatisfaction, voire faire de notre insatisfaction, c'est-à-dire du masochisme, le mode normal de l'existence. C'est dire cette insatisfaction comme étant notre façon d'être dans le monde et donc faire du masochisme et de la dépression les traits qui nous caractérisent. Et rien d'autre n'explique le caractère anti-religieux de Freud que ce fait qui a culminé dans son dernier ouvrage ; un ouvrage incroyable qu'il a publié dans des circonstances incroyables en 1939, *Moïse et le monothéisme*, qui continue de susciter des incompréhensions absolues, alors qu'il est une tentative désespérée de faire l'analyse des passions qui sont en train de dévorer l'Europe, les

passions nationalistes. Et en essayant de montrer que nos idéaux, les idéaux sont pousse-au-crime ; il y a là un phénomène sur lequel il conviendrait de réfléchir ; savoir pourquoi au nom de ce qu'il y a de meilleur en nous et au nom des sacrifices auxquels nous sommes prêts, par amour pour l'instance paternelle, nous allons pouvoir nous transformer en criminels. Et ce ne sont pas les événements qu'il y a eu récemment en Europe, je veux dire au centre de l'Europe avec la Yougoslavie, qui peuvent démentir le fait. Ce qu'il y a de mieux, l'honneur, la dignité, le courage, l'amour de la patrie, la défense de la famille, la défense de ses enfants, l'aptitude au sacrifice, les traits les meilleurs sont susceptibles de transformer des gens simples en criminels. Voilà, c'est ce que Freud essaie de donner à entendre et il faut croire que nous sommes beaucoup trop amoureux de cette instance supposée au savoir, figure paternelle éventuelle, pour être capable de lire ce dernier livre de Freud. □

